



## Cahiers d'études africaines

213-214 | 2014  
Les mots de la migration

---

### Le « migrant » introuvable

Récit de parcours et parcours du récit en compagnie d'Abdou Khadre

*The Unfindable "Migrant". Narrative of Route and Route of the Narrative.*

*Conversation with Abdou Khadre*

**Abdourahmane Seck**

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17697>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.17697](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.17697)

ISSN : 1777-5353

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2014

Pagination : 363-381

ISSN : 0008-0055

#### Référence électronique

Abdourahmane Seck, « Le « migrant » introuvable », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 213-214 | 2014, mis en ligne le 27 juin 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/17697> ; DOI : [10.4000/etudesafriaines.17697](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.17697)

---

## Le « migrant » introuvable

### Récit de parcours et parcours du récit en compagnie d'Abdou Khadre

Cet article met en regard un récit de parcours que nous avons recueilli dans le cadre d'un travail plus général sur la migration guinéenne au Sénégal. C'est celui d'Abdou Khadre, un jeune Sénégalais d'origine guinéenne. Cette double qualification a le mérite de porter d'emblée l'attention sur ce qui pourrait fonctionner, en filigrane à mon propos, comme une relation de réversibilité entre deux notions : « origine » et « condition ». La condition en question n'est pas nécessairement ici une affaire de déterminisme, mais doit être prudemment entendue dans le sens où Michel Peraldi (2008 : 88-89) parle de « condition migrante ». Pour cet auteur, le discours qui explique le phénomène migratoire, même généreux et mobilisateur, est toujours susceptible de se constituer en écran et empêcher de bien prendre en compte « le sol sociopolitique et historique » de celui-ci. Il s'agirait, dès lors, de se prémunir de ce qu'il nomme encore le « double écueil de l'esthétisme et de l'académisme », autrement dit de faire grand cas du « vécu concret » qui « fait » la « condition migrante ». S'inspirant de la notion de « condition ouvrière », M. Peraldi (*ibid.*) considère ce qu'il appelle un « désir de guerre » d'une Europe « forteresse » contre un « ennemi imaginaire » (l'immigré), comme un tournant historique pour un nouveau point d'impulsion d'une nouvelle pensée critique. D'un point de vue théorique, c'est ce rapport de rabattement entre « condition » et « pensée critique » que le récit d'Abdou Khadre, ici analysé, permet de repenser. En effet l'aventure dont il est le « héros » (Lindón 2005) reste fondue dans une énonciation polyphonique<sup>1</sup> où « espaces » (Guinée, Sénégal) et « territoires » (naissance, nationalité, identité et citoyenneté) sont deux dimensions d'une aventure ambiguë, à la fois assumée et récusée ; voulue et subie. La condition migrante sera donc, pour nous, la tension dans laquelle l'origine ne cesse de se rappeler dans le travail de palimpseste du narrateur. Par ailleurs, du point de vue d'une stricte logique politique (presque idéaliste), il serait, bien entendu, possible de dire : « Abdou Khadre est né au Sénégal, alors il est Sénégalais, un point

---

1. Par là nous entendons la pluralité des registres et régimes de discours qui sont entrelacés dans le récit d'Abdou Khadre.

c'est tout. » Ne manquerait-on pas alors d'entendre et de considérer combien ce jeune Sénégalais s'efforce constamment de brouiller les pistes ? En effet, même si, à proprement parler, Abdou Khadre n'est pas un migrant, toute son histoire personnelle reste indéfectiblement liée à l'histoire de la migration guinéenne au Sénégal et la manière dont elle a affecté les mémoires familiales et comportements communautaires de part et d'autre des frontières nationales.

La condition migrante encore évoquée, ici, c'est aussi une occasion de penser la violence de l'origine, non pas seulement dans les processus et logiques de production de discours sur l'Autre, mais aussi d'auto-représentation de soi dans un contexte de mémoire migratoire trouble. La trajectoire d'Abdou Khadre, reste, en effet, incontestablement prise dans les rets de multiples assignations ethniques, professionnelles, qui sont autant de productions de catégories épistémiques et politiques concernant en partie la grande histoire qui lie le Sénégal et la Guinée.

Au demeurant, l'aventure dont rend compte cet article n'est pas seulement de l'information ethnographique et sociale susceptible de laisser dérouler le chercheur sur la problématique de l'altérité, dans une dimension quotidienne et banalisée. C'est aussi l'histoire d'un réajustement. En effet, parti, initialement, pour être un travail sur le phénomène général de la migration guinéenne au Sénégal, ce terrain a, au bout du compte, perdu son évidence géographique et communautaire (la communauté guinéenne au Sénégal). Le redoublement du titre de cette étude, « récit de parcours » et « parcours du récit », veut insister sur ces deux aspects.

## Récit de parcours<sup>2</sup>

La carrière dakaroise : entre encadrement et désencadrement, dépossession et reconquête de soi

La structure sociale de l'immigration guinéenne s'est consolidée autour de formes d'organisation et d'accumulation alliant des stratégies diverses d'inscription pérenne, provisoire ou séquentielle sur le sol sénégalais<sup>3</sup>. Des choix, quels qu'ils puissent être, avec des incidences sur les projets matrimoniaux ou le sort des enfants. Ainsi, confie Abdou Khadre « Quand ils [les Guinéens immigrés au Sénégal à la suite de l'indépendance de la Guinée] avaient des enfants nés au pays, notamment des filles, on les donnait en mariage. Et si c'était des garçons [...] on les amenait ici pour faire l'école ou alors on les faisait partir à l'école coranique ». Quoiqu'elle paraisse

2. Le récit de Abdou Khadre a été recueilli en wolof, en janvier 2012, et traduit par nos soins.

3. Plus loin, Abdou Khadre nous entretiendra de la mémoire vécue et transmise de cette histoire sociale.

s'exprimer d'une autre façon, l'histoire proprement dite d'Abdou Khadre n'est pas tant séparable de cette mémoire sociale qu'il vient de décliner. Abdou Khadre, en effet, est né au Sénégal, dans la région de Kolda, à Vélingara, précisément à Koukandé, le 3 juin 1988. Il est cependant immédiatement renvoyé en Guinée où il passa ses premières années et s'initia au Coran, avant d'être reconduit au Sénégal en 1997. Son cas, du reste, semble relativement exemplaire. Il montre, par ailleurs, assez bien combien les chemins de la migration se mêlent à des mémoires plus ou moins longues de migrations familiales centrées tout autant autour de nécessités que de choix stratégiques : où naître, où travailler, où apprendre le métier, où aller à l'école, etc.

« [...] mon père s'est installé à Kolda [tandis que] ma mère, qui est née en Guinée, a grandi néanmoins là, à Sangalkam. C'est là où elle s'est mariée. À l'époque on habitait à Rufisque. On a habité ici à Rufisque et mon frère est né là-bas. De là-bas, on est venu habiter à la Médina. Le vieux avait là-bas une boutique. [... pas clair, rire]. Mais à un moment, il commençait à trop durer à l'étranger "*yaag alé*". Une de ses sœurs est venue le chercher pour qu'il rentre, car sa maman était malade. Elle était malade et elle demandait après lui. Donc quand elle est venue le chercher là, ils ont ensuite embarqué dans un bateau pour partir en Gambie. Là-bas ils sont restés quelques mois avant de regagner la Guinée »<sup>4</sup>.

Lorsqu'il est, de nouveau, ramené au Sénégal, il enclenche un parcours social d'apprentissage et d'insertion qui, dès le départ, frappe l'attention sur au moins deux points. Le premier est lié au statut de l'autorité qui encadre le processus. Celle-ci, sous la forme d'un « on » indéterminé, est toujours invisible, non vraiment située, et non vraiment nommée. Elle est une entité aussi omniprésente qu'anonyme. Le second est le mode d'insertion dans l'espace sénégalais. Cette insertion s'opère, géographiquement, par la périphérie : la banlieue dakaroise des Parcelles-assainies. Il serait aussi possible de souligner comment habiter la ville, ici, se confond avec le lieu de travail et celui-ci avec le lieu de résidence proprement dite.

« [...] J'ai atterri ici aux Parcelles-assainies, à l'unité V, "temps-boy". Je suis resté là-bas 5 mois, dans la boutique. [...] je devais apprendre le métier. [...] *on*<sup>5</sup> me sortit de là pour m'amener à l'Unité 8. Je suis resté là-bas, à l'Unité 8, plus d'une année. Et c'est là où j'ai commencé à être payé. [...] Donc, je touchais mes 6 000 F et je suis resté jusqu'en 1998 avant *qu'on* me changea de nouveau de place. J'étais toujours à l'Unité 8, mais de l'autre côté, non loin du croisement 22. C'est là-bas où j'ai vraiment atterri. Je peux dire que c'est là-bas où j'ai grandi. [...] J'y suis resté, bon jusqu'en... 2... 2002, bon *on* m'avait ramené [entre-temps] dans la boutique de... c'est notre grande boutique, [...] la boutique de yaye Baldé [...]. »

A. K. ne sortira de cette présence/absence dans la ville que bien plus tard. C'est à la suite, d'ailleurs, de querelles qui vont se multiplier dans

4. Témoignage d'Abdou Khadre.

5. Nos italiques.

ses différents lieux de travail, en somme les nombreuses boutiques dans lesquelles il exercera d'abord comme apprenti, ensuite comme responsable en chef plusieurs années après. La première critique du système intervient lorsqu'on lui propose, pour 10 000 FCFA, de s'occuper de la grande boutique familiale, surtout que dorénavant on considère qu'il sait vendre.

« En fait, on dit seulement comme ça 10 000 F, [...] c'est juste pour te faire marcher, te donner le moral [...]. Tu vois ce que je veux dire ? Parce que, par exemple, il arrive des "accidents de travail", [...] mais ils ne vont pas le considérer comme tels, et vont te les faire payer en les retirant de ton salaire. »

Là, intervient le premier choc. A. K. refuse l'offre/injonction qui lui est adressée. Cela donne le résultat suivant. « [...] alors ils ont mis la pression sur mon grand frère pour le pousser à me forcer le bras, "*hokkatal*", me taper. [...] parce qu'ils estimaient que je ne voulais pas travailler, que je refusais de travailler. » Il peut être utile de bien mesurer, dans cet épisode, le poids de la relation entre travail et système d'ordre. Dans le parcours d'insertion socioprofessionnelle, travailler, ce n'est donc pas seulement gagner sa vie, mais faire la preuve que l'on est dans le « droit » chemin. Par ailleurs, ici, les personnages commencent à se dévoiler, ceux qui incarnent l'autorité restée suspendue, jusque-là. C'est dans la boutique du patriarche, la grande boutique familiale, celle de l'oncle d'A. K., le frère de sa mère, que le drame se joue et où l'aide du frère est requise pour harceler le jeune récalcitrant. La crise semble profonde et surtout perdure. Une médiation extérieure à la famille proche intervient pour la dénouer et relancer la carrière d'A. K., autrement dit le ré-insérer dans le circuit homologué des confiages (nous l'appellerons, plus loin, « système des mains »).

Entre 1998 et 2002, A. K. va être ballotté, de placements en placements, de manière plus ou moins contrainte, dans pas moins de treize boutiques<sup>6</sup>. C'est précisément à Thiaroye, son onzième transfèrement, qu'A. K. réalise la première expérience positive dans son parcours d'intégration.

« On m'amena à Thiaroye, à *Ginaw raail*, durant l'été 2000. J'ai fait là-bas environ deux mois. C'est vraiment là-bas où j'ai commencé à travailler avec quelqu'un de sérieux. Je commençais ma journée de travail à 9 h et à 22 h j'étais libre. Si je

6. D'abord des Parcelles-assainies ou de l'Unité 5 il passe à l'Unité 8. Il connaît un transfèrement dans le même quartier d'une rue à une autre et se retrouve, un court moment au Croisement 22. De là, il est ramené dans un autre quartier, celui de Cambérène 2, avant de passer à l'Unité 26. À partir de l'unité 26, il change encore de place, mais l'endroit n'est pas précisé. C'est à l'Unité 26 qu'il retourne, en tout cas, pour rebondir, de nouveau, à Cambérène 2 d'où il fait mouvement pour l'Unité 2. À partir de là, il quitte de nouveau les Parcelles-assainies pour se retrouver dans un autre quartier de la périphérie, Thiaroye. De nouveau Cambérène se retrouve dans sa trajectoire et, de là, il passe encore à l'Unité 8, dans la même boutique quittée quelques mois plus tôt et, enfin, de là, finit cette grande boucle dans une autre banlieue dakaroise, Guédiawaye.

décide de rester regarder la télé, je le fais, si je décide d'aller regarder une vidéo dehors je le fais. [...] C'était un homme juste. »

L'aventure ne dura pas longtemps. Les affaires ne marchaient pas bien et la séparation fut inévitable. Néanmoins, l'épisode est indicatif d'un fait important qui met en relief le désir d'A. K. de s'échapper de son quotidien d'apprenti. Il veut du temps à lui et c'est la reconnaissance faite, par ce patron, à cette aspiration, qui l'amène à parler de lui comme « *nit ku baax* », un homme bien, juste. L'expérience de Thiaroye pourrait aussi figurer le signe avant-coureur du deuxième grand conflit qu'il connaîtra par la suite, notamment à son treizième placement, dans l'une des boutiques de l'oncle maternel, à l'Unité 8 des Parcelles-assainies. Un soupçon de vol porté contre lui provoquera le conflit et l'amènera à franchir le rubicond. Il s'en prend directement à l'oncle maternel.

« Je ne lui avais, auparavant, jamais parlé de la sorte. Je lui dis, ce jour-là, que même s'il avait amassé toute sa fortune devant moi et que je n'y avais qu'un malheureux 100 F, jamais je ne l'aurais retiré dans son dos, *a fortiori* toucher à son argent ; je n'en avais pas besoin. Je lui fis comprendre que mon père était plus riche que lui et que je n'avais aucune préoccupation pour son argent. Il se mit à me réprimander en me demandant si j'étais devenu fou ou drogué ? Je lui ai alors dit que ce que je venais de dire ne pouvait pas avoir de secret pour lui. »

La rupture est consommée, sur la base d'une interpellation aussi effrontée que sibylline<sup>7</sup>. Cette fois, cependant, une brèche semble ouverte dans le dispositif de la tutelle. A. K. se sent plus libre de ses mouvements. En réalité il s'agit d'une sorte d'indifférence presque menaçante à son encontre. Il est laissé à lui-même et il comprend que le temps lui est compté. Dans ce contexte, il utilise cette marge pour inventer sa propre façon de s'en sortir. Pour ce faire, notons que les ressources qu'il met en œuvre sont indépendantes des ressources de la famille et de la parenté. Ces ressources sont la somme d'expériences et de relations accumulées dans les différents quartiers des Parcelles-assainies où il a passé beaucoup de temps. Les Parcelles sont, pour lui, particulièrement chargées de souvenirs affectifs. C'est là qu'il a fait son « *temps boy* » (expression citadine pour parler du temps de l'adolescence et de ses incartades hardies). Dans ces quartiers donc, il a trouvé la force pour ne pas rompre sous la pression de sa famille, particulièrement son oncle, qui a refusé de lui payer la cinquantaine de mille de salaires qu'il lui devait ; il n'a remis l'argent à la mère d'A. K., restée en Guinée, que 4 mois plus tard. A. K. a donc mobilisé ses bonnes relations avec un de ses « grands » qui lui a même offert le toit chez lui, en plus d'une offre de collaboration. Mais c'est, alors, un autre métier qui s'est présenté à lui. La relation aîné/cadet ne disparaît pas mais elle est, pour ainsi dire, volontairement jouée.

7. On ne sait pas, en effet, quelles éventuelles histoires ou secrets de familles demeurent rappelés dans cette interpellation.

« Thierno Sydi, un *Guinéen*<sup>8</sup>, [...] m'a hébergé chez lui. [...] Il vend des légumes. Donc je l'accompagne au Marché Thiaroye pour acheter la marchandise. On prépare ensuite tout le nécessaire pour le marché du lendemain, dans le quartier de Gueules Tapées. Cela se passait ainsi jusqu'à ce que je sois bien rodé. »

Thierno Sydi, un peu plus tard, l'a poussé à s'autonomiser et se positionner dans un marché situé dans le quartier des Parcelles-assainies. A. K. s'est alors senti pris dans le piège de l'image qu'il souhaitait renvoyer, voire incarner, celui d'un « jeune branché »<sup>9</sup> dont les traits vont se préciser plus loin.

« Je dois dire que ce fut dur pour moi. Ce fut une vraie épreuve que de me retrouver au marché et devoir étaler ma marchandise [rires]. Ce fut vraiment horrible, je ne savais vraiment pas comment me dépatouiller de cette affaire. Surtout que ce marché est justement celui même où tous les gens de ma rue venaient faire leurs courses. Mais, en fin de compte, je me résolus à le faire "*jèngu*"<sup>10</sup> [...] mais vraiment ce fut une épreuve [...] [Rire], ma propre rue, avec tous mes amis, les filles [...]. Mais bon, nous nous lançâmes. »

A. K. a, par la suite, expérimenté différentes initiatives pour tenter de s'installer définitivement à son propre compte. Ainsi il a essayé aussi bien le petit commerce de table que le commerce ambulancier, mais les affaires n'ont pas proliféré. Entretemps, les liens avec l'oncle ont été rétablis et celui-ci le remet en contact avec un de ses cousins, Alpha, à qui une boutique avait été confiée dans le quartier de Fass. L'arrivée dans ce nouveau quartier a représenté un tournant essentiel dans le parcours de A. K. Fass fait partie des premiers quartiers d'implantation des Guinéens à Dakar. A. K. y a trouvé un environnement dans lequel il s'est senti bien, avec une marge de liberté qu'il a appréciée : « J'étais devenu un fan du quartier, je l'avais goûté et il m'avait plu. Les nuits y étaient trop animées, *da fay Jax* [Fass, c'était bon]. » La boutique de Fass lui a été confiée un peu plus tard, après plusieurs intérimés assurés entre 2002 et 2004. « Ce fut la toute première fois que je prenais la gestion d'une boutique. En 2004. Je gérais tout convenablement. Seulement les affaires ne marchaient guère. Ils m'ont demandé de tenir encore un peu le poste, mais je refusai et préférerais arrêter. »

La raison de ce refus apparaît plus clairement dans, au moins, deux épisodes qu'il est possible de repérer dans le récit fait par A. K. En effet, il fait, à Fass, la rencontre d'un groupe de jeunes Guinéens avec lesquels il se lie d'amitié. Ce compagnonnage suscite en lui un pressant besoin de découverte de la Guinée. À Fass, toujours, il fera aussi la rencontre d'un

8. Nos italiques, mais c'est A. K. lui-même qui utilise ce marquage.

9. Expression courante qui signifie être en phase avec les modes de son époque.

10. Il y a dans le mot une idée d'ultime résolution, mobiliser sa dernière énergie pour atteindre un objectif, souvent la crainte d'un obstacle. L'expression fut beaucoup à la mode entre la fin des années 1980 et le début des années 1990. Elle est donc datée, d'une certaine façon. Son usage révèle donc éventuellement un souci linguistique d'administration de la preuve qu'on sait de quoi il s'agit.

jeune, locataire, dans la maison de sa boutique et qui pratique les arts martiaux. Dans le premier comme dans le second cas, A. K. découvre deux nouveaux mondes qui le passionnent et qu'il a envie d'explorer. « Je suis sorti de là-bas. Et je suis parti "*fàk*"<sup>11</sup> à Guédiawaye. J'y suis resté deux semaines. Et personne ne savait où j'étais. Ils m'avaient payé mon argent, j'avais les poches pleines et j'étais content, "*ma ngi happy, nice*" »<sup>12</sup>. Ce temps, en réalité, est mis à profit pour préparer un voyage en Guinée, à l'insu de ses tuteurs. Ces nouveaux compagnons venus de Guinée lui avaient passé le « tuyau » et le voyage fut convenu avec des convoyeurs de voitures à qui il avait remis une petite somme. Après quatre mois passés en Guinée, A. K. est bien obligé de se rendre à l'évidence : il n'a plus d'argent et n'est même plus en mesure de se payer le voyage retour. À sa grande honte, estime-t-il, l'intervention financière de sa mère lui a permis de sauver un minimum la face. Il s'est embarqué de nouveau pour Dakar, en obtenant un « arrangement » avec le chauffeur de son car qui a bien voulu se faire payer à l'arrivée. De multiples péripéties marqueront le retour d'A. K., accueilli très peu chaleureusement.

Il s'adonna, un moment, au métier de manœuvre, avant de se faire, de nouveau, placer par un parent dans une boutique : dans la banlieue de Mbao, à raison de 15 000 FCFA mensuels, pour une période d'essai de trois mois, avant augmentation éventuelle. « Je suis resté trois mois, mais le gérant ne dit rien sur l'accord. J'ai opté de continuer le travail. Et puis on est passé à six mois. Il ne dit rien non plus. Pendant ce temps les affaires continuaient de bien marcher "*di nice, di saawaan*". » L'épisode de la boutique de Mbao, en définitive, allait durer « une année et deux semaines », ce qui interroge d'autant que le patron n'a jamais voulu évoquer sa promesse d'augmenter le salaire de son jeune employé. Mais l'examen approfondi de l'épisode montre qu'une transaction particulière et non dite a sous-tendu la persévérance d'A. K. d'une part, et, d'autre part, l'attitude de son employeur. En effet, durant ces douze mois passés à Mbao, A. K. allait expérimenter une posture d'interaction que je nommerai celle de la « mascotte » et qui lui a conféré des bénéfices secondaires ou des avantages symboliques et sociaux, en contrepartie de l'indélicatesse de son patron<sup>13</sup>. « Le plus gros du travail

11. Littéralement l'expression signifie « fuite », « fugue », mais elle est surtout utilisée ici pour suggérer l'idée d'un départ non entièrement motivée à l'égard de ses employeurs, l'idée qu'il a gardé un plan secret.

12. Autre expression mêlant du wolof et de l'anglais. « *Happy* » est devenu depuis quelques temps un mot singulièrement à la mode ; « *nice* » le fut aussi mais semble maintenant un peu dépassé. Ce sont des locutions citadines qui expriment un parler jeune qui se veut libre et libéré. Ces expressions sont, du reste, en passe d'être dépassées par la montée d'une autre qui renvoie au même sens de « se sentir bien », mais qui est, cette fois, entièrement wolofisé, « *bège* », rien que la joie.

13. Le personnage de la mascotte désignerait une sorte de figure mi clown et mi médiateur, capable de traverser l'ensemble des frontières physiques ou imaginées du quartier. Il connaît tout le monde, fréquente tout le monde, rend de nombreux



avait fini par être sous ma responsabilité, y compris le chargement. C'était une nouvelle cité et la boutique était grande. Il avait confiance en moi. » La possibilité de manipulation des insignes du commandement ou des responsabilités, le poids de la reconnaissance et de la confiance accordées par le chef, l'attraction d'une cité nouvelle et surtout relativement éloignée de sa base sociale d'encadrement sont ainsi autant d'arguments que renforce le sentiment de triompher d'une situation d'autant plus complexe qu'elle est conflictuelle. En effet, c'est A. K. qui le souligne : « Il [le patron] avait un frère qui était là-bas ; il avait fait des études jusqu'en classe terminale. Donc ce frère était contre moi. Il ne s'expliquait pas pourquoi son grand frère pouvait me préférer à lui dans la gestion de la boutique. » Il n'est pas possible d'analyser ce passage, sans examiner la stratégie commerciale du patron. Celui-ci, manifestement, se sert de son jeune employé comme « coupe-feu » relativement à ses obligations de parenté et de bon voisinage. Les places d'affaires et surtout dans les services de proximité sont soumises à d'importantes pressions sociales qui produisent des conflits de valeurs entre les attendus sociaux et les obligations comptables des gestionnaires. Il utilise ainsi son employé comme l'« étranger » qui n'est pas tenu de satisfaire aux règles des obligations mutuelles des habitants de la cité. Nous pouvons nous demander dans quelle mesure A. K. reste conscient ou inconscient de cette manipulation dont il est l'objet, lorsqu'il semble rationaliser la situation avec une sémantique mettant l'accent sur la confiance placée en lui et aussi sur une certaine forme de fierté éprouvée.

« Le grand avait le même discours pour tout le monde dans la cité ; toutes les personnes qui avaient des bons de ravitaillement, qui sollicitaient des prêts [...] etc., il leur disait toujours "attendez que Abdou soit là [...]" », alors que c'était lui le propriétaire de sa boutique et que moi j'étais venu seulement le trouver sur place. Tu vois, il y avait ce niveau de confiance. [...] Tout le monde savait que c'était à moi de rédiger sur le cahier des bons, ou alors de gérer les prêts. »

De fait, il semble s'être découvert une vocation, celle de commercial. Son rapport au métier change, il ne le subit plus mais le recompose et le réinvente à sa mesure.

« [...] j'avais reçu une formation en *marketing*. Je savais très bien dialoguer avec les clients. C'est par rapport à cette formation que j'ai pris l'habitude de m'habiller en Italien, avec les cravates et consorts [...] [rires]. Je venais, bien habillé et cravaté, je m'occupais du client comme il faut, mais de la même manière et sans transition, je mettais le sac de riz sur mes épaules pour aller le déposer chez le client. Alors

---

services et en bénéficie de la part de tous. Il est aussi bien raillé que discrètement protégé par le groupe. Dans beaucoup de quartiers de Dakar et pendant longtemps, ce sont les activités des associations sportives et culturelles, engagées dans de multiples compétitions durant la période des vacances scolaires, qui sont particulièrement révélatrices de ce genre de personnages alors entièrement voués à la cause du quartier.

ça amusait beaucoup les gens [rires] cela faisait beaucoup rire. Alors moi je disais toujours aux gens, "mais c'est le travail hein !" et quand ils me disaient mais ta tenue ne s'y prête pas, je répondais "mais toutes ces choses que je porte, c'est bien ce travail qui me le donne, donc je peux bien les lui rendre !" [rires] ! »

Sa capacité de présence dans la gestion des affaires de la boutique a fortement exacerbé la méfiance de la famille du patron. La stigmatisation finit par faire son effet, et le frère du patron fut appelé à remplacer A. K. à son poste. « Ils m'ont renvoyé pour lui donner ma place. [...] Je suis donc retourné à la Médina, avec mon cousin, nous nous sommes cotisés pour acheter ensemble un *tangana*<sup>14</sup>. »

L'ouverture du *tangana* le confronte de nouveau à une question d'image de soi. Le *job*, en effet, est ethniquement marqué<sup>15</sup>, mais là encore dans une situation de nécessité, A. K. doit assumer et contre mauvaise fortune faire bon cœur : « Moi qui étais habitué à plastronner derrière les comptoirs voilà que je devais me mettre à retourner des spaghettis [...] ». Le projet ne dura pas longtemps et l'affaire fut revendue. Il retourne donc à Mbaio et essaie de tirer parti du *boom* foncier de la localité et se fait recruter, comme manœuvre, dans un chantier alors en cours dans ce qui était sa propre rue. Comme précédemment, les ressources pour rebondir, A. K. les a trouvées dans les liens sociaux qu'il a su nouer dans le sillage de ses activités professionnelles.

« [...] toute la rue est sortie comme un seul homme, tout le monde me demandait, "mais toi, que se passe-t-il, tu es maçon ou boutiquier ?" je répondis "hier c'était là-bas, aujourd'hui c'est ici [...]. C'est la vie de l'homme". L'affaire avait vraiment posé problème aux clients. [...] À la descente, je trouvais toujours un minimum de huit ou plus comme repas qui m'étaient apportés, et ce fut ainsi chaque jour. Jusqu'au moment où je quittais ce chantier, je n'ai jamais acheté de repas de midi. »

14. Sorte de gargote.

15. L'expression « *diallo table* » est sans doute l'une des plus récurrentes utilisées au Sénégal pour désigner les populations en provenance de la Guinée. Elle comporte un double enfermement, en ce sens qu'elle place toutes les populations, originaires de la Guinée, sous le label de « diallo » en somme dans la catégorie « peul d'origine », mais en plus, dans une certaine forme de spécialisation professionnelle, « la vente sur table, de divers produits ». Nous remarquerons que, pour l'essentiel, A. K. n'a jusqu'ici exercé que des métiers qui, dans l'imaginaire populaire, restent attribués aux Guinéens (Cissé 2004). Le métier de « boutiquier », qu'il a le plus longuement exercé et il utilisera plus tard l'expression « comptoir » pour le qualifier, est même de fait devenu dans les représentations populaires, un métier de Guinéen à la suite du retrait des populations mauritaniennes qui contrôlaient cette niche jusqu'aux événements sanglants de 1989 opposant le Sénégal et la Mauritanie. Ces différents marquages ethniques et professionnels sont assez puissants et ne peuvent être omis dans l'analyse des comportements des acteurs et de leurs discours.

La carrière thiessoise : du « peul fouta » au « *town boy* »

La carrière thiessoise est marquée, bien symboliquement, par une négociation entre le frère aîné et Abdou Khadre. Le premier chargé de gérer une épicerie à Thiès le sollicite pour venir le seconder. A. K. pose d'une part ses conditions : « Je lui ai dit que je ne refusais pas de venir le soutenir, mais qu'il devait me payer 20 000 F et en plus je voulais la liberté d'aller faire mes entraînements à partir de 18 h et c'est entre 21 h et 22 h que je devais rentrer » et, d'autre part, il clarifie la nature de la situation : « Le fait est que vous êtes venu me voir pour me poser votre problème ; vous êtes la partie demandeuse, vous m'avez sollicité et je vous ai fait une proposition. Si vous êtes d'accord, je suis à vous. »

A. K. désormais est non seulement passé du statut d'« encadré » à celui de « prestataire de service », mais a consolidé son intégration à la société globale par le biais du sport. En effet, fait-t-il remarquer « je m'étais inscrit à la gendarmerie de Médina quand j'ai quitté la LGI [Légion de la gendarmerie d'intervention de Mbao]. Je suis resté là-bas trois mois, et c'est là où j'ai passé ma première ceinture, dans l'équipe nationale du Sénégal, *taekwondo*, équipe A. [...]. À Thiès, là où je m'entraînais, c'était auprès de Maître Laayè, au Cdeps [Centre départemental d'éducation populaire et sportive] de Thiès, 2<sup>e</sup> Dan. » La fierté qu'il tire de cette expérience est d'autant plus marquante qu'il nous confie « À Thiès, je suis allé jusqu'à même diriger les entraînements. Parfois quand je venais en retard ou que j'étais absent pour des empêchements, le maître m'appelait et m'en voulait. » D'autres aspects ont aussi contribué à cette intégration. Singulièrement, la capacité d'A. K. à produire du lien social fort dans les espaces qu'il fréquente. Cela se voit bien dans la façon dont il a réussi à dépasser la situation de faillite qui allait, très rapidement, marquer le développement de l'épicerie confiée à son grand frère.

« Toi tu es "trop sympathique" ("*borom baax nga*") [...] si tu rentres le quartier va être trop triste [...] »<sup>16</sup>

C'est la chaîne de solidarité pour garder A. K. dans le quartier qui doit être ici prise en compte et sans mésestimer la façon dont ce dernier l'explique. En effet, dans les informations qui accompagnent cette séquence nous voyons encore combien fonctionne cette forme de statut dont A. K. semble si souvent bénéficier dans ses interrelations avec les habitants de ses différents quartiers : ce que j'ai nommé plus haut « mascotte ». Mais, cette séquence peut aussi être l'occasion d'observer comment les voisins, eux-mêmes, gèrent des intérêts particuliers, en jouant sur l'équilibre des forces dans la

16. Iba Mbaye, livreur de pain, ami d'A. K.

composition des offres de services de proximité auxquels ils ont recours dans leurs espaces quotidiens.

« [...] une maman qui habitait dans la rue est venue me voir et me dit quelque chose que je n'oublierai pas [...] "Qu'une seule personne te dise de ne pas partir, c'est largement suffisant pour ne pas partir, à plus forte raison, toute la rue qui te le demande" ! Alors j'ai répondu que je ne partais pas ! Ils m'ont vraiment soutenu. »

La demande, symboliquement formulée par une « mère », vaut adoption. Cette femme intervient au moment où A. K., désespéré, confie à ses copains : « Si je ne pars pas, quel travail pourrais-je faire ? » Les réponses de ces derniers ne sont pas moins fortes et l'aideront à se mettre à son propre compte. Ils lui ont apporté du réconfort et de l'aide aussi bien logistique que financière. « Grand Ibou me dit "mon gars [...] tu vois ces Land cruiser qui passent là devant toi ? Eh bien, toi, le tien sortira d'ici [...] donc ne mésestime pas cette place". » La place en question est celle que le livreur de pain de l'ancienne épicerie, Iba Mbaye, l'aidera plus tard à installer. Il lui dira : « Si tu veux, je peux t'amener deux caisses [kiosques] de pains ; tu les assembles, les soudes, tu places des étagères et tu en fais une boutique [...]. Je peux t'avancer de l'argent et puis je peux te faire un prix de vente moins important par rapport aux autres. » Plus tard encore, une femme, Kiné Faye, qui habitait dans la rue et qui est depuis partie en Espagne, lui a prêté un réfrigérateur qu'elle utilisait seulement lors de la fête de Tabaski. Elle le lui avait proposé pour qu'il puisse vendre des boissons fraîches. A. K. dit : « C'est à la suite de cela que j'ai fait des démarches pour obtenir mon propre "compteur" branchement. »

Comme nous l'avons vu, tout le dispositif de soutien dont A. K. a ainsi bénéficié n'est pas sans liens avec des stratégies plus ou moins claires de gestion de l'accueil des prestataires de services de proximité dans le quartier. A. K. en a une certaine conscience. Il semble l'appréhender, cependant, avec de la « sympathie » et avec un peu d'amertume de ne pas être à la hauteur de la mission dont il se sent investi par ses soutiens. « En fait il n'y avait que deux boutiques [appartenant à des] Maures dans le coin. La première était presque vide et le gars de la seconde était très peu apprécié par le quartier "*du ñu def ak mom*"<sup>17</sup>. Les gars du quartier voulaient bien que quelqu'un le "concurrence", mais hélas, ce quelqu'un n'avait pas les moyens. »

L'expérience thiessoise reste également marquée par, au moins, deux évolutions importantes dans le parcours d'A. K. La première est qu'il réussit, malgré les difficultés à développer sa place et surtout encore à diversifier son activité. Une diversification qui casse l'image du « Guinéen, vendeur de table ou de boutique ». En effet, il se lance dans la vente de produits

17. Littéralement on pourrait le traduire aussi par « ils ne le supportent même pas en photo ».

musicaux et aussi dans l'organisation de soirées dansantes. Cette « nouvelle carrière », menée en parallèle de son activité principale, lui vaut le sobriquet de « Kaïda Production ».

« Donc à la fin, c'était vraiment bien ! J'avais réussi à collaborer avec un demi-gros "demi-grossiste", c'est là où j'achetais ma petite marchandise. Jusqu'à ce que j'ouvre mon compte en 2007, au Crédit Mutuel de Thiès. Pour la première fois. [...] Également, j'avais aussi acheté deux chaînes à musique. Et j'avais réaménagé la place en concentrant la boutique d'un côté et de l'autre en aménageant un petit studio où je vendais des cassettes. Les affaires marchaient très bien, la boutique comme le studio. Tu vois. En plus il y avait de l'animation. C'était vraiment trop bon, ça cassait la baraque ! (*di xumbal, affair yi nex*). »

Dans le contexte de cette réussite, sa famille lui envoie, en 2010, un émissaire, un demi-frère, chargé de le convaincre de rentrer à Dakar. Les transformations du rapport avec la famille pourraient être le deuxième point des trois évolutions que j'ai mentionnées. Désormais le ton n'est plus ni à la remontrance, ni à l'injonction mais surtout à la persuasion.

« [...] oui, mais tu es seul là-bas, tu dois maintenant rentrer à Dakar. Ton grand frère a quitté, ton cousin également [...] vraiment tu es seul là-bas, personne ne sait dans quoi tu es, tu dois revenir [...]. Si tu tombes malade, qui va s'occuper de toi, t'accompagner à l'hôpital ? Et si tu es obligé de fermer ta boutique, il n'y a personne pour tenir le poste à ta place. »

A. K. a réussi à triompher de cette pression jusqu'au moment où il s'est finalement décidé de quitter la ville et de retourner à Dakar.

### **Retour sur expérience : entre assignation et aspiration, usages et contre-usages des miroirs identitaires**

Deux axes nous semblent déterminants dans l'histoire d'A. K. D'abord le parcours d'apprentissage et d'insertion professionnels, donc de socialisation. Ensuite, ce qui est voilé ou absent dans son récit. Ce qui constituait la raison pour laquelle je l'avais, au départ, sollicité : son expérience de l'altérité, en le considérant comme un « migrant guinéen »<sup>18</sup>. Pour prendre en compte ces différents aspects et analyser le récit d'A. K., il nous a alors semblé nécessaire d'en solliciter un second. J'ai donc demandé à A. K. de nous expliquer pourquoi ce qui lui est arrivé, lui est précisément arrivé et aussi ce qu'il pensait personnellement de tout cela, de nous entretenir de l'histoire des Guinéens au Sénégal. Bien entendu, il est possible de tout re-catégoriser autour de considérations générales qui banaliseraient l'itinéraire d'A. K.

18. Une méprise dont je devais, plus tard, me rendre compte dans des conditions que je rapporte et analyse plus loin.

Démarche qui rendrait son parcours aussi commun que celui de n'importe quel adolescent cherchant à ramer à contre-courant des formalismes sociaux. Ce serait manquer de voir tout ce qui fait la particularité même de cette révolte précise : la matière sociale et historique qui l'irrigue.

La mémoire n'est jamais loin<sup>19</sup>

Cette matière sociale et historique devient prégnante lorsqu'un individu, alors même qu'il n'est pas, au sens propre du terme, un migrant, se retrouve contraint par un environnement sociohistorique donné, à engager une bataille qui ne peut s'inscrire, *in fine*, que dans une radicale ambiguïté. C'est cette problématique qui m'a frappé, lorsque j'ai demandé à A. K. de me raconter l'histoire de la migration des Guinéens au Sénégal.

Ce que révèle la mise en histoire de cette mémoire vive c'est la façon inattendue avec laquelle mon interlocuteur a semblé assumer cette histoire sociale, en brouillant le rapport entre « témoignage » et « récit autobiographique » (Marin 2011). Au sujet de cette histoire, en effet, il n'avait, tout au long de nos échanges presque à aucun moment relâché l'attention qu'il mettait à contourner tout risque de se faire assimiler à un « Peul fouta ». Cette expression générique, nous l'avons dit plus haut, est souvent utilisée de manière dédaigneuse à l'endroit des Guinéens, même lorsqu'ils ne sont pas de l'ethnie peule.

Or, en ré-inscrivant sa propre biographie, presque volontairement dans la lignée de la mémoire sociale de l'immigration guinéenne au Sénégal, A. K. me donnait vraiment la possibilité de dépasser ma méprise du début. Non point en me disant « Ah, maintenant je tiens mon migrant ! », mais en m'offrant la possibilité d'interroger les usages, très souvent trop commodes d'une catégorie dans l'air du temps.

« [...] Cette histoire date de nos grands-pères. Elle est aussi liée à la politique "affaire État", parce que dans un pays sans sécurité [...]. Parce que ceux qui peuvent se parer du manteau de l'État ont la possibilité d'exproprier les populations sans que personne ne puisse avoir à redire. [...] Par exemple, si tu as des troupeaux abondants, ils peuvent venir faire leurs marchés gratuitement au nom du Président, etc. C'était l'époque de Cheikhou Touré, tu vois. [...] On pouvait venir te chercher à tout moment et t'emmener, sans aucune forme de procès, aucun jugement ni rien [...]. Donc voilà, ce sont ces choses qui sont, en partie, la base des causes qui ont poussé les gens à sortir de là-bas. Ils se sont dits (qu'au Sénégal), au moins, il était possible de vivre dans la paix et la sécurité, travailler et s'occuper de soi un peu. Être un peu maître de ses affaires quoi, "*am sa yëfu bopp*". »

L'histoire de la Guinée-Conakry se signale aussi à l'attention des Sénégalais par deux marqueurs croisant aussi bien une certaine objectivité qu'une

19. Nous avons, par ailleurs, volontairement choisi de situer ici le travail de mise en contexte historique et social que la littérature déjà existante a abordé largement.

non moindre fabulation. Ce sont le long règne de Sékou Touré à travers une dictature sanguinaire et caricaturale d'une part, et, d'autre part, le départ massif en exil des Guinéens dans les pays africains limitrophes, dont le Sénégal en particulier (Diallo 2009). Il est remarquable de voir qu'avant ce témoignage, A. K. nous avait déjà présenté un tout autre tableau du résident Sékou Touré. Son Sékou Touré à lui était le Sékou victime de la propagande pro-impérialiste et non le sanguinaire fou, retenu par la postérité. Les lois drastiques qui encadraient la sortie du territoire guinéen conduisaient une grande partie des candidats à l'exil à passer la frontière à pieds : « Ils devaient marcher et passer par la forêt. Ils devaient y emprunter des pistes. Et c'est ainsi qu'ils marchaient jusqu'à rentrer dans le territoire sénégalais. » Une fois sur place, les réseaux et niches d'insertions socioprofessionnelles étaient déjà bien connus et les trajectoires possibles des carrières déterminées (comme à l'avance).

« Certains fabriquaient du charbon, d'autres faisaient de l'agriculture. Et quand ils avaient un peu d'argent, ils se mettaient à faire du commerce. Par exemple, une fois que tu rentrais dans le pays, mais que tu étais sans argent, tu devais te faire embaucher par des paysans. Tu faisais avec eux une saison. Ils pouvaient alors te payer en argent ou en produits. Tu pouvais revendre tes produits et utiliser l'argent comme fonds de départ d'un commerce. Si les affaires marchaient, tu pouvais ainsi continuer plus longuement dans cette activité et progresser le plus loin possible. D'autres investissaient dans la production de charbon de bois, d'autres faisaient bûcherons. De là, les gens qui arrivaient à garder de l'argent de côté ont investi dans des tables "étals", des boutiques, des magasins [...] et gagnaient ainsi de l'argent. »

### Le prix de l'insertion sociale

Nous avons déjà vu comment le récit révélait, en définitive, une expérience de la transition. Celle-ci allant d'une situation de contrôle communautaire presque total à la construction d'une certaine capacité d'émancipation. A. K. en effet, ne fait pas seulement face à une logique de tutelle familiale mais à toute une chaîne qui fait sens au-delà des limites de la famille. En ce sens, le récit du parcours d'insertion est aussi une possibilité d'observation ethnographique de l'organisation sociale et économique communautaire. La rationalité sociale qui opère dans ce dispositif de capture est bien perçue et finement rendue par A. K. « [...] le fait qu'on me prenait ici pour m'emmener là-bas, c'était parce que j'étais entre des mains. » Cette situation de placement dans des mains fait aussi l'objet d'un discours de sa part. Un discours à la fois compréhensif et évaluatif. Ainsi il montre que ce sont les affaires et l'environnement de confiance exigés qui font que la chance d'être inséré se donne essentiellement par le fait d'introduire, confier quelqu'un à quelqu'un d'autre (confiage). « [...] quand il y a des problèmes, c'est la personne qui t'a emmené qui est ta garantie. C'est à lui que tu parles, et le gars qui t'emploie n'a pas affaire avec toi. Toi tu parles avec la personne

qui t'a introduit et, elle, elle parle avec celle qui t'emploie et parfois vous parlez ensuite ensemble, à trois et chacun s'explique. Si une solution est trouvée, elle est trouvée ; dans le cas contraire, celui qui t'avais emmené, te reprend. » Son point de vue évaluatif du système des mains se fait sur deux plans. D'abord éthique ensuite prospectif. Le ton bas, le visage subitement soucieux, il laisse entendre « il n'y a pas d'avantages. Et je peux même dire que c'est, en grande partie, ce genre de choses qui m'ont beaucoup retardé. Tu sais, parfois, quelqu'un peut exercer son autorité sur quelqu'un de façon contraire aux intérêts du concerné ». La critique est aussi sereine que radicale et dévoile la logique de perversion des rapports familiaux de protection.

« Ce sont les membres de la famille. Ils te font croire que sans eux, tu n'iras nulle part, des choses dans ce genre. Ils essaient de t'inculquer ces choses et te pousser à l'admettre, c'est une sorte de *noot*, de domination, tu vois. Mais, bon [...] cela ne peut pas continuer tout le temps, tout pouvoir finit un jour, oui finit. Parce que tu vois, les gens qui nous faisaient ça, dans le temps [...]. Dans ces temps-là ils avaient de l'argent dans ce pays, certains y avaient des maisons, de nombreuses boutiques, des taxis qui roulaient [...] et bien d'autres choses encore [...]. Mais aujourd'hui tout ça, c'est fini. Tout est fini. »

### L'indépassable altérité

Une des premières choses qui échappait au cadre était le surnom de A. K. Il était surtout connu sous le nom de Mendes dans la boutique où j'avais l'habitude d'aller le chercher pour nos discussions. Ce surnom lui a été donné à Thiès, après la projection d'un film américain dont l'acteur principal s'appelait Jack Mendez. Le fait est que le surnom, ajouté à la distance vestimentaire et de style qu'il avait conscience de cultiver par rapport à la communauté guinéenne, renforçaient les possibilités de brouillage de ses identités « [...] d'ailleurs certains même demandent à Mouhamed [Le boutiquier de ma rue qui nous a mis en contact], si nous sommes de la même famille. Parce que les gens disent que nous n'avons pas les "mêmes démarches", le "même style" ». Et lorsque nous évoquons ensemble la question du jonglage avec les miroirs identitaires, de leurs usages et mésusages, il raconte souvent de nombreuses anecdotes. Ces historiettes souvent instructives, le jeune homme se plaît à les objectiver presque avec délectation. Un exercice qui le conforte dans une posture indéfinissable d'appartenance et de non-appartenance aux dynamiques intracommunautaires, d'évitement et d'effacement de la trace de l'origine.

« J'ai l'exemple de quelqu'un qui a, ici, une quincaillerie. Ici à Dakar. Je connais la maison qu'il a construite à Mbao. Mais aujourd'hui quand tu lui poses des questions, il te répondra que sa mère avait de la famille en Guinée. Il te dira "avait" ! Pourtant quand tu croises des gens qui le connaissent vraiment, ils sont capables de te dire jusqu'à quel village précis habite le monsieur en question. Et ils te diront



que ce monsieur est né et a grandi dans ce village. Mais il n'est pas facile au premier venu de savoir qu'il ne raconte pas sa vraie histoire. Car il a l'habitude de dire aux gens que sa famille est originaire de Casamance et que c'est là qu'ils habitent. Ils les présentent comme des "Peuls de Casamance" » !

C'est dans la connaissance même du phénomène exposé qu'il est possible de voir le double enracinement, voire déracinement, de l'adolescent dans un « ici » (sénégalais) et un « ailleurs » (guinéen). Ce qui rend, en définitive, son rapport ambigu aux deux espaces.

« J'ai aussi vu la même chose, ici même, non loin. Dans la maison en étage juste là et qui fait face à la boutique de Mouhamed. Il y a là un gardien de nuit. Le gars, un jour, on conversait, et il me dit qu'il habitait à Kolda, en Vélingara et même m'avait cité des noms de village. Je lui dis que toi, même si tu as un aïeul né là où tu as dit, toi, personnellement, tu as vécu en Guinée en tous les cas. »

Plus tard, il poursuivra cette discussion avec la relève du veilleur de nuit :

« J'ai discuté avec lui et je lui ai dit que toi, ta relève c'est un Guinéen, mais il se cache "*da fay daw dès*" ! Il me dit, mais pourquoi tu dis ça ? J'ai expliqué et donné des détails. D'abord je lui dis, rien que dans sa façon de s'habiller on peut avoir des signes. Il s'habille comme un Guinéen. En plus, il n'a pas l'accent des Peuls de Kolda. Alors il me dit, oui tu dois avoir raison, car moi-même je me pose des questions parfois. »

Nous le voyons bien mieux, le rapport à la Guinée ne semble, de nouveau, assumé que dans la capacité de reconnaissance de ses marqueurs ou sur le mode de la réflexion générale et donc de la distanciation. Dans le même temps, le voile de l'ambiguïté reste épais. Car réfléchir l'expérience du groupe, c'est aussi témoigner de sa part d'expérience, même singulière, comme ressortissant du groupe. Là, opèrent avec force les logiques d'assignations identitaires.

« Moi, Dieu merci, j'ai grandi dans une maison de "*walo-walo*"<sup>20</sup>. J'ai tout vécu là-bas. Je m'énervais souvent très vite, je me fâchais, mais tout ça c'était avant [...] dans les années 1997, j'étais encore même, "temps boy". J'étais avec mes Grands qui me sabotaient, je n'avais rien à faire, sauf me contenir [...] à la longue je m'étais endurci. J'étais devenu blasé. Dieu est vraiment grand, parce que j'ai été sauvé de tout ça grâce à ça. »

Dans quelle mesure, cependant, échappe-t-il vraiment au poids du stigmate et à ce que lui-même décrit comme une irrépressible machine à créer de la feinte et de l'esquive : l'art du sabotage ?

« Il y a tellement et tellement de blagues [de sabotages] contre les "Peuls fouta" qu'à la fin [rires], si tu n'es pas trop tranquille avec toi, tu voudras tout sauf être

20. Originaires du Walo, région située dans la partie nord-ouest du Sénégal.

découvert “*do to bëg feëñ*” [éclats de rires] [...]. Tu ne veux plus être assimilé à ça [...] parce qu’il existe de ces saboteurs “blagueurs” qui sont trop puissants [rires]. »

Du reste, les feintes ont leurs limites. Limites qui n’excèdent pas celle du rire, chez A. K. :

« Tu essaies de forcer les choses pour rentrer dans les branchements, alors même que tu ne seras pas capable de bien te camoufler à l’intérieur [...] passer inaperçu ; parce que tu vas faire des faux-pas que les autres capteront en faisant semblant de ne rien voir [...] “*Gars yi da ni xam bayi la sibiir*” [...] [rires] ! Ils comprennent et te laissent dans les filets. »

### Parcours du récit, pour conclure<sup>21</sup>

C’est un de mes frères qui m’a mis en contact avec un des boutiquiers du quartier d’Ouest Foire, guinéen d’origine. Celui-là même qui nous mettra en contact avec A. K. qui deviendra, par la suite, notre assistant et introducteur dans la communauté guinéenne de Dakar. Je lui expliquais le travail qu’il assimila très vite. Il commença même à prendre des initiatives intéressantes et pertinentes dans les différents entretiens que nous allions avoir, par la suite, avec plusieurs Guinéens de Dakar. Avec A. K. lui-même, le dialogue s’instaura sur le sens de notre travail, les difficultés dans les contacts, les codes que revêtaient certains détails, qui pouvaient parfois nous intriguer. Il se plût au jeu. Nous eûmes ensemble plusieurs séances de discussions au cours desquelles il nous raconta, petit à petit, son histoire. Une histoire, nous venons de le découvrir, riche de dizaines de points de chutes, de discussions familiales décisives, de querelles sur les lieux de travail et surtout de la volonté personnelle de son auteur de s’affirmer comme individu libre d’une tutelle dont il doute. Le travail sur le terrain nous amenait aussi à vivre des événements hors terrains, qui rejaillissaient sur notre collaboration. Entre autres, A. K. devait perdre ses papiers et divers autres documents importants et je devais être la personne qui allait l’aider à écrire les lettres de circonstance. Ce hasard me permit de savoir qu’il disposait d’un passeport sénégalais et, sans doute, nourrissait le projet de voyager ailleurs. Ce décalage entre ce passeport et sa naissance au Sénégal que j’apprendrai par la suite, m’a amené à m’interroger de plus en plus sur le cas de mon assistant. Dès lors, je l’observais de manière plus attentive dans sa manière de m’introduire dans la communauté des Guinéens et d’interagir avec elle. Je me mis, aussi bien seul qu’avec lui, à analyser ses ressources,

21. Il s’agissait, pour nous, de mener une recherche autour de la thématique suivante : « Discours sur le migrant et discours du migrant : imaginaires croisés dans l’espace migratoire sénégalais contemporain ». Par ailleurs, cette partie aurait pu être relatée dès le début. Nous avons pourtant décidé de l’engager à la fin car c’était aussi montrer toute l’aventure, avec ses méprises et reprises, qui a marqué ce terrain.

ses blocages. Et, au fur et à mesure, l'aventure singulière d'A. K. au sein de cette communauté guinéenne me questionnait. De là est donc partie l'idée de réaliser ce travail sur ce type inclassable, ni vraiment natif bien que né au Sénégal, ni tout à fait migrant alors même qu'il ne cesse d'être renvoyé à ce statut.

Cette étude, en définitive, rend compte de l'histoire de son combat quotidien, pour se dégager de ce qui pourrait être spécifiquement nommé la « condition de migrant ».

*UFR Civilisations, Religions, Arts et Communication (CRAC), Section Centre d'étude des religions, Université Gaston Berger, Saint-Louis du Sénégal.*

## BIBLIOGRAPHIE

CISSÉ, F.

2004 *Les immigrés peuls de la Guinée dans le commerce informel à Dakar*, Mémoire de maîtrise, Dakar, Université Cheikh Anta Diop.

DIALLO, I.

2009 *Les Guinéens de Dakar. Migration et intégration en Afrique de l'Ouest*, Paris, L'Harmattan (« Études Africaines »).

LINDÓN, A.

2005 « Récit autobiographique, reconstruction de l'expérience et fabulation : une approximation à l'action sociale », *Sociétés*, 87 (1) : 55-63.

MARIN, P.

2011 « Un récit de vie peut-il être vrai ? Éléments de critique du témoignage », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 95 (3) : 601-617.

PERALDI, M.

2008 « La condition migrante », *La pensée de midi*, 26 (4) : 81-94.

## RESUMÉ

Cet article met en regard un récit de parcours, celui d'Abdou Khadre, jeune Sénégalais d'origine guinéenne. L'intérêt pour ce récit typique réside aussi bien dans sa dimension aventurière ou déroulement que dans sa portée vécue ou subjective. Notre étude cherche à interroger le statut polyphonique de la mémoire biographique qui opère en sourdine dans son discours d'autoreprésentation, mais aussi de mise en scène du contexte social et même politique qui accueille sa trajectoire sociale éclatée

entre espaces (Guinée, Sénégal) et territoires (naissance, nationalité, identité et citoyenneté). Cet article c'est aussi l'aventure de l'anthropologue, en négociations constantes avec un terrain qui n'a cessé de perdre son évidence géographique et communautaire première (la communauté guinéenne au Sénégal), sans se réduire à l'exclusif récit d'Abdou Khadre.

## ABSTRACT

*The Unfindable "Migrant". Narrative of Route and Route of the Narrative. Conversation with Abdou Khadre.* — This article highlights a narrative trajectory of Abdou Khadre, Young Senegalese with Guinean origin. The interest in this typical story is, both in its form and in its subjective experience. Specifically, this study seeks to examine the polyphonic status of that biographical memory. We try also to take into account the tension here between spaces (Guinea, Senegal) and territories (birth, nationality, identity and citizenship). This article is also the story of the anthropologist faces a field that is constantly modified: losing its geographical evidence without being reduced to the exclusive story of Abdou Khadre.

Mots-clés/Keywords : Guinée, Sénégal, communauté, migrant, parcours, récit/Guinea, Senegal, community, migrant, route, narrative.